



HAL
open science

Les hommes et les choses : les rapports marchands dans l'oeuvre de Marx

Thierry Suchère

► **To cite this version:**

Thierry Suchère. Les hommes et les choses : les rapports marchands dans l'oeuvre de Marx. 2003. halshs-02411285

HAL Id: halshs-02411285

<https://shs.hal.science/halshs-02411285>

Submitted on 14 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES HOMMES ET LES CHOSES : LES RAPPORTS MARCHANDS DANS L'ŒUVRE DE MARX.

Publié in *Le Nouvel Observateur Hors-série* « Karl Marx : le penseur du troisième millénaire ?
Comment échapper à la marchandisation du monde ? », n°52, Octobre-Novembre 2003.

Thierry Suchère
EDEHN (Équipe d'Économie Le Havre Normandie)
Université du Havre
thierry.suchere@univ-lehavre.fr

Les hommes et les choses : les rapports marchands dans l'œuvre de Marx.

La mondialisation est perceptible dans le développement sans précédent de flux d'échange portant à la fois sur les marchandises et les capitaux et ce à l'échelle de la planète. Elle a comme corollaire la globalisation ou développement des interdépendances entre États-nations qui rend plus aléatoire l'efficacité des régulations politiques. L'ensemble recouvre la tentative d'en venir à une gestion des phénomènes sociaux par le biais du seul jeu du marché. Cette marchandisation du monde est remise en cause par les tenants de « l'autre mondialisation » partie-prenantes d'une refondation à gauche. Il y a longtemps, Marx avait choisi d'ouvrir *«Le Capital»* (1867) en écrivant que *« la richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une immense accumulation de marchandise. L'analyse de la marchandise, forme élémentaire de cette richesse, sera par conséquent le point de départ de nos recherches »*. Ce thème n'est donc pas nouveau. Les rapports marchands sont l'une des dimensions constitutives du mode de production capitaliste, objet d'étude pour l'économiste. La société marchande nous renvoie l'image d'un monde fragmenté avec des hommes qui entendent vivre séparément les uns des autres mais, l'état avancé de la division du travail implique qu'ils ne produisent que pour les autres et donc en vue de l'échange. Ils sont en situation d'interdépendance réciproque parce qu'il leur faut se procurer tout ce qu'ils ne fabriquent pas en propre et de par la nécessité qu'il y a de vendre avant de pouvoir acheter. En réfléchissant sur les rapports marchands, Marx est conduit à travailler sur le thème des modes de socialisation, la façon pour les hommes d'être et de vivre en société dans un contexte à chaque fois spécifique. Or, il en vient clairement à affirmer l'ambivalence de ces mêmes rapports marchands : à la fois porteurs d'émancipation et profondément aliénant (au sens de dépossédant) pour chacun d'entre nous.

La volonté de décryptage des rapports marchands est probablement aussi ancienne que le capitalisme lui-même. Chez Adam Smith, l'extension du troc s'explique par une propension naturelle à l'échange que l'on trouve en chacun de nous et à une époque reculée de l'humanité, la valeur de la marchandise se calque sur la rémunération du temps passé à la produire. Les classiques (Adam Smith, David Ricardo) ont donc cru pouvoir résoudre cette question en se renvoyant à un hypothétique état de nature et en la traitant comme un problème arithmétique d'adéquation entre les quantités échangées, d'où il est possible de tirer une analyse du fondement de la valeur d'échange : le temps de travail. Avec Marx, la question n'est plus posée dans les mêmes termes. Elle porte sur la substance de la valeur, mais elle ne peut être traitée indépendamment d'une réflexion sur la valeur et la marchandise comme des formes sociales. Marx historicise ce problème, d'où une grille de lecture qui porte sur les trois périodes que l'humanité sera amenée à parcourir : la communauté, le capitalisme et le socialisme.

I/ COMMUNAUTE PRIMITIVE ET INDIVIDUALISME MODERNE.

A l'origine de l'humanité, le travail se conçoit comme acte d'appropriation de la nature en vue d'en retirer des choses utiles. Il s'organise dans le cadre de la communauté. La division du travail prend appui sur des considérations relatives au rythme des saisons, aux différences d'âge et de sexe. La coordination a priori de l'ensemble des activités implique que le travail de chacun a d'emblée une dimension sociale. A la communauté revient le produit de tous les travaux et elle en gère la répartition. Cette communauté a une origine naturelle dès lors que sa construction dérive de rapport d'alliance entre familles. Les rapports entre les hommes ont donc la forme de relations de proximité. L'échange n'a de place qu'à la marge. Il engage moins des individus que la communauté prise dans son ensemble. L'anthropologie montrera d'ailleurs qu'il se limite à certains biens (les coquillages, les femmes..) et qu'il n'a pas la signification que nous lui prêtons à l'époque moderne. Il vaut pour échange d'alliance, rappel de la relation de dépendance de l'homme envers le collectif.

Du développement des forces productives s'ensuit l'entrée dans l'histoire lorsque le changement en vient à ne plus pouvoir s'affirmer dans le cadre des rapports sociaux existants. Il implique une extension de la production qui excède ce que les hommes peuvent vouloir auto-consommer. Le surplus disponible est une incitation à l'échange avec deux conséquences majeures : une production dorénavant gouvernée par une logique marchande et l'émergence d'une forme d'individualisme.

Les rapports marchands inversent le fonctionnement qui prévalait dans la communauté dès lors que l'objet utile ne sera dorénavant plus vu que comme un porte-valeur. Il n'y a plus de frein au développement de la production puisqu'il ne s'agit plus de répondre aux besoins du producteur, mais de générer de la valeur. Dans le même temps, les produits ne se transforment en d'authentiques marchandises que lorsqu'ils trouvent à s'échanger contre de la monnaie. Le désir de valeur prend la forme d'une soif d'or dont on sait qu'elle est inextinguible et rien ne compte devant cette boulimie d'argent pas même la morale. Entre les hommes ne prévaut plus que le paiement comptant. L'argent fonctionne comme le dissolvant des liens tissés entre eux dans le cadre communautaire.

Ces mêmes rapports marchands contribuent à l'émancipation des hommes dès lors qu'ils sont à l'origine de la figure bourgeoise de l'individu. Dans l'échange, ne sont mis en relation que des propriétaires. Rien ne les distingue si ce n'est que les uns sont vendeurs et les autres acheteurs. Le marché fonctionne selon une logique faite d'équivalence. Lorsque l'échange a la forme d'un troc, il est permutation de marchandises s'appuyant sur un constat d'égalité des temps passés à la fabrication des biens échangés. Si les marchandises sont échangées à leur valeur, alors on ne peut escompter retirer plus de l'échange que ce qu'on y apporte soi-même en termes de travail effectué et tout ceci ne peut se concevoir sans l'idée d'égalité entre les hommes : un temps en vaut un autre. De même, le marché ignore les relations de pouvoir qui relèvent de la sphère du politique. La transaction effective repose sur la seule volonté des participants. Enfin, la généralisation de l'usage de la monnaie permet à l'homme d'aller au-delà des relations de proximité, de s'affranchir des rapports de dépendance personnelle. « *Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière ou du boulanger que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme* » relevait déjà Adam Smith dans *La richesse des nations* (1776). Il n'est dorénavant plus question entre les individus que du désir d'argent pour un type de relation qui vaut pour elle-même ou peut se concevoir comme un moment isolé, chacun restant sur son quant à soi.

II/ CAPITALISTES, MARCHANDS ET SALARIES.

Le capitalisme repose, lui, sur l'articulation entre rapports marchand et salarial. Lorsque les rapports marchands deviennent socialement dominants, la force de travail ou puissance de travail utilisée pour produire, en vient à se vendre comme n'importe quel objet. Le marché devient instance centrale de régulation où se joue une procédure de validation des décisions

prises indépendamment les unes des autres par l'ensemble des producteurs-marchands. Il permet le rappel de la solidarité nécessaire entre les hommes dans une société où prévaut l'individualisme bourgeois.

Pour que la force de travail se porte sur le marché, il faut que le producteur y soit socialement contraint n'ayant pas les moyens de la mettre en oeuvre par lui-même. Le producteur doit être « libre à un double point de vue. Premièrement, le travailleur doit être une personne libre, disposant à son gré de sa force de travail comme d'une marchandise à lui; secondement, il ne doit avoir pas d'autre marchandise à vendre, être, pour ainsi dire, libre de tout, complètement dépourvu des choses nécessaires à la réalisation de sa puissance travailleuse ». De l'extension des rapports marchands naît le rapport salarial mais, l'auteur d'expliquer que l'échange d'un salaire contre le droit d'usage de la force de travail ne renvoie pas strictement à une relation d'ordre marchande. A des rapports de dépendance personnelle pouvant aller jusqu'à la contrainte physique (Cf. Le maître et son esclave...) est venue se substituer une forme de dépendance matérielle qui trouve son origine dans le mouvement d'éclatement de la communauté et d'expropriation des producteurs directs : l'accumulation primitive selon Marx.

Sur le marché, la force de travail va être achetée à sa valeur. Le capitaliste en acquiert ainsi le droit d'usage. Or, elle a comme caractéristique lorsqu'elle est mise en oeuvre de pouvoir produire plus de valeur qu'elle n'en coûte. Le capitaliste a avancé une certaine somme et en retire un excédent accaparé par lui du simple fait que cet excédent se matérialise dans une production dont il est le propriétaire : c'est ce que Marx théorise comme l'exploitation. Les rapports de production fonctionnent donc selon une autre logique que les rapports marchands, la non-équivalence et celle-ci s'appuie à son tour sur une fiction d'équivalence. La forme salaire nous amène à croire qu'il y a rapport marchand et que ce qui est payé, c'est le travail fourni par l'ouvrier. Or, celui-ci vend sa force de travail et non son travail lui-même. Il n'est pas artisan et ne vend pas un produit fini. Et Marx d'écrire « *Si il existait réellement une chose telle que la valeur du travail et que le capitaliste eut payé cette valeur, il n'existerait plus de capital et son argent perdrait la qualité occulte de faire des petits* ». L'exploitation est une réalité traversant les époques (Cf. La corvée du serf..) mais, en régime capitaliste, elle fonctionne de manière masquée. La servitude du salarié est librement consentie parce que méconnue comme telle par celui qui la vit.

Au sein de la division sociale du travail, les capitalistes entendent bien se positionner librement : la société marchande est juxtaposition d'individualités. Marx met l'accent sur le contraste existant entre anarchie régnante dans la sphère de la circulation et coopération

observable dans les usines, et il écrit « *Tandis que dans la manufacture, la loi de fer de la proportionnalité soumet des nombres déterminés d'ouvriers à des fonctions déterminées, le hasard et l'arbitraire jouent leur jeu déréglé dans la distribution des producteurs et de leurs moyens de production entre les différentes branches du travail social* ». Or, toute société a besoin pour se reproduire d'un minimum de cohérence. La question qui intéresse l'économiste porte sur la façon dont se fait l'ajustement entre des décisions individuelles, ce à quoi Marx répond en construisant le concept de loi de la valeur. Dans une société de type marchand, il n'y a que des travaux privés. L'acte de vente vaut pour reconnaissance de chacun de ceux-ci. Il suit l'opération de production et signifie : (i) l'affirmation du caractère utile du travail effectué puisqu'il pourvoit au besoin d'autrui; (ii) l'affirmation d'un temps passé à produire se conformant à une moyenne socialement acceptable. La marchandise peut ne pas se vendre ou à un prix ne couvrant pas les frais de production ; cette remise en complémentarité obligée prend alors la forme violente d'une crise.

L'accumulation primitive conduit au mouvement de détachement des hommes du tout qui était la communauté et celui-ci se poursuit jusqu'au point où il n'y a plus que l'échange pour maintenir la relation entre des individualités. Au travers de la loi de la valeur s'affirme un rapport social qui vaut pour rappel de la solidarité nécessaire entre les individus. Mais il est vécu par les individus comme un rapport entre des choses (des marchandises) sur lesquelles ils n'ont pas de prise. L'individualité authentique reste à conquérir dès lors que les hommes sont ballottés par des forces qu'ils ne comprennent, ni ne maîtrisent. Sous sa forme bourgeoise, l'individualité n'est encore que de l'indifférence réciproque.

III/ L'AMBIVALENCE DU CONCEPT DE SOCIÉTÉ COMMUNISTE.

Dans l'œuvre de Marx, on ne trouve que peu de références expliquant ce que doit être la société communiste. Le socialisme de Marx se veut scientifique par opposition à celui de ses prédécesseurs (Saint-Simon, Owen, Fourier) qualifiés d'utopistes. Il s'agit moins de faire preuve d'imagination en construisant, sur plan, la société idéale que d'être à même de décrypter les prémisses de la société future dans les interstices de la société existante. Les sociétés ne meurent pas sans avoir épuisé leur potentiel de développement et couvent en leur sein les conditions de leur propre dépassement. Or, l'histoire du capitalisme va dans le sens de la socialisation des conditions de production : la coopération entre ouvriers dans le cadre de la manufacture ou de la grande industrie, la tendance à la concentration du capital dans les mains de quelques grands propriétaires.

Le communisme suppose la négation de la propriété privée des moyens de production et l'abolition des rapports marchands. A la propriété privée vient se substituer une propriété sociale reposant sur des coopératives de production. Ainsi est mis-fin à la division de la société en classes antagonistes. Ce qui a été séparé du fait de l'éclatement de la communauté est donc de nouveau réuni. L'assemblée des producteurs recense a priori l'ensemble des besoins à satisfaire, puis réfléchit quant aux moyens à mettre en œuvre. Les hommes n'étant plus étrangers les uns aux autres, le détour par le marché comme instance de socialisation devient parfaitement inutile. La société se gère selon un plan d'ensemble d'où des hommes qui redeviennent maîtres de leur destin. L'histoire offrirait ainsi aux hommes la possibilité de se réconcilier avec eux-même et avec les objets et rapports qu'ils produisent. A partir de la connaissance des lois sociales et de l'idée même de coopération, ils ont la possibilité de formuler un choix social authentique. *«Les forces socialement agissantes agissent tout à fait comme la nature : aveugles, violentes, destructrices tant que nous ne les connaissons pas et que nous ne comptons pas avec elles»* . Mais une fois saisies dans leur nature, elles peuvent dans les mains des producteurs associés, se transformer de maîtresses démoniaques, en servantes dociles. C'est là la différence entre la force destructrice de l'électricité dans l'éclair de l'orage et l'électricité domptée du télégraphe et de l'arc électrique»

— note Friedrich Engels dans son **Anti-duhring** (1877).

Il existe une interprétation toutefois plus pessimiste de la visée de Marx. Elle prend tout son sens au regard de l'histoire du XX^{ème} siècle. Entre les hommes et en l'absence de concurrence, circulent des produits et non des marchandises. La division sociale du travail et l'échange marchand ont disparu au profit de la seule division technique de ce même travail. Le modèle de coopération, qu'esquisse ici Marx, est à l'image de celui qui prévaut à son époque dans la grande industrie, là où les hommes n'existent que relativement à leur position dans un grand tout : le travailleur collectif. Autrement dit, le rêve de Marx peut conduire à penser la société comme un camp de travail. En témoigne, les métaphores que le philosophe est amené à employer qui concernent le collectif de travail qui doit se comporter comme une armée, voire la coordination des travailleurs qui est à l'image de ce qui s'observe pour les membres d'un seul et même corps vivant. Il y va jusqu'au mode de socialisation des hommes qui ne se conçoit que dans le travail et dont il est dit qu'il deviendra être l'affaire de tous jusqu'à l'enfant du fait de ses vertus éducatives ou encore le prisonnier dès lors qu'il aide à s'amender. On peut penser que le tort de Marx est de ne saisir le moteur de l'histoire que sous l'angle du seul développement des forces productives. L'émancipation de l'humanité dérive-t-elle directement

de sa capacité à se rendre maître de la nature ? Le pouvoir de disposer des choses n'induit pas nécessairement l'aptitude à l'action éclairée.